

BARTHELEMY (l'abbé Jean-Jacques), érudit, littérateur et antiquaire, auteur du *Voyage du jeune Anacharsis*, né à Cassis (Bouches-du-Rhône) le 20 janvier 1716, mort le 30 avril 1795. Il fit ses études au collège des oratoriens de Marseille et sa théologie chez les jésuites. « Je m'étais de moi-même, dit-il, destiné à l'état ecclésiastique. » Non qu'il fût emporté, comme on le pourrait croire, par une ardeur religieuse excessive, mais bien plutôt, à ce qu'il semble, parce que l'Eglise lui apparaissait comme l'asile des paisibles études, des doctes recherches, des loisirs studieux. Dès le collège, en effet, il montra des goûts littéraires très-prononcés, et l'on peut dire même que l'étude, le commerce des Muses, dans le sens large de cette expression, fut la seule passion vive de cette âme modérée, affectueuse et douce. Sa jeunesse s'écoula à étudier un peu superficiellement, au sortir des classes, l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, les médailles, les mathématiques, l'astronomie. A vingt-neuf ans, il fallut choisir une carrière, car il avait décidément renoncé à entrer dans les ordres, se bornant à garder le petit collet de l'abbé mon-dain. Ce fut alors qu'il partit pour Paris (1744). Recommandé à Gros de Boze, garde du cabinet des médailles, il tomba, dès son entrée dans le monde, en pleine compagnie d'académiciens et de gens de lettres, c'est-à-dire dans le milieu qui convenait le mieux à ses goûts et au développement de ses facultés. Lui-même nous raconte gaîment que dans sa jeunesse il poussait si loin la vénération pour ceux qui cultivaient les lettres, qu'il retenait avec respect jusqu'aux noms de ceux qui envoyaient des énigmes au *Mercur*. Plus tard, on retrouve encore chez lui quelque chose de cette vénération. En parlant de l'époque où il était parvenu à la fortune, il dit : « J'aurais été en voiture, si je n'avais pas craint de rougir en trouvant sur mon chemin des gens de lettres à pied qui valaient mieux que moi. » Mais le spirituel Provençal ne surfit-il pas légèrement ici ses craintes... et ses scrupules ? Boze l'associa à ses travaux, en fit son adjoint au cabinet des médailles, lui apprit la numismatique, qu'il n'avait fait qu'effleurer, enfin le fit entrer à l'Académie des inscriptions (1747). En 1753, Barthélemy succéda à son maître, et sa plus chère préoccupation fut, dès lors, d'enrichir le cabinet confié à ses soins. Aussi accepta-t-il avec empressement l'offre que lui fit M. de Choiseul (alors Stainville), ambassadeur à Rome, de l'emmener en Italie et de faciliter ses recherches. Il fit, dans la Péninsule, des excursions d'antiquaire et d'érudit, dont il nous a laissé quelques détails dans ses Lettres au comte de Caylus, occupé surtout à rechercher et à acquérir les médailles rares pour augmenter le cabinet du roi. Cette chasse aux médailles est semée de piquants épisodes ; il y a certains petits bronzes frustes de personnages inconnus qu'on voit Barthélemy convoiter avec une passion comique et charmante, et dont il négocie l'achat, l'échange ou la cession avec autant de gravité que s'il s'agissait des frontières d'un empire, opposant à la finesse italienne des chefs-d'œuvre de stratégie et toute la rouerie d'un diplomate ou d'un amoureux. Il fit ainsi une assez belle moisson et augmenta notablement sa chère collection, qui s'accrut, dit-on, du double pendant sa longue administration. C'est pendant ce séjour de deux ans en Italie, à la vue des monuments épars de l'antiquité, qu'il conçut la pensée de son *Jeune Anacharsis*. Il avait songé d'abord à faire voyager un étranger, un Français, dans la Péninsule vers le temps de Léon X ; mais la Renaissance lui étant moins familière que les temps anciens, il renonça à cette idée première et s'arrêta à la fiction d'un Scythe visitant la Grèce vers le temps de Philippe. Ce fut là le germe de son ouvrage, qu'il mit ensuite trente années à combiner, à écrire et à perfectionner.

A son retour, il s'attacha complètement aux Choiseul, qu'il ne quitta plus, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, c'est-à-dire qu'il les suivit à Chanteloup quand Choiseul eut été renvoyé du ministère. Il est vrai que cette *mauvaise fortune* se composait encore d'une grande maison seigneuriale visitée par toute la cour. On sait qu'alors l'abbé était un personnage en quelque sorte indispensable dans toutes les maisons nobles et riches ; c'était un familier qui tenait le milieu entre les amis et les serviteurs ; quand il était instruit et bel esprit, on ne l'en estimait que mieux. Il est inutile de rappeler que la plupart de ces abbés n'étaient point prêtres ; c'étaient de simples tonsurés qui étaient restés à mi-chemin du sacerdoce, comme Barthélemy, qui était l'abbé en titre de la maison de Choiseul, mais avec un degré d'intimité de plus. Sa fortune avait été faite par Choiseul lors de son ministère ; les pensions, les bénéfices, les sinécures dont son patron le fit gratifier, lui avaient composé un revenu annuel d'environ 40.000 livres. Il est vrai qu'il perdit quelque chose lors de la disgrâce du ministre ; mais il lui resta encore un bon revenu ; et en allant s'installer à Chanteloup avec les exilés, il eut cette bonne chance que ses intérêts ne souffrirent point de sa fidélité. Il était d'ailleurs sincèrement attaché à cette maison ; peut-être même nourrissait-il en secret un sentiment plus tendre pour Mme de Choiseul, femme charmante négligée par son époux. « Le Provençal, écrivait Mme Du Defiant à Walpole, est un peu jaloux, un peu valet, et peut-être un peu amoureux. » C'est d'ailleurs tout ce que cette dame (peu

indulgente, comme on le sait) a trouvé à dire sur cette liaison qui, très-probablement s'est tenue dans les limites d'une amitié un peu tendre et familière, mais respectueuse et honnête.

En ces longues et heureuses années de sa vie, Barthélemy justifiait déjà les bontés dont il était l'objet, par ses mémoires sur divers points de l'archéologie et des langues anciennes, et l'érudition que l'on trouvait dans ces mémoires était d'autant mieux goûtée qu'elle était assainie par les grâces du style et par la finesse des aperçus. Il a surtout rendu de grands et réels services à la science des médailles, et, dans un demi-siècle de recherches et de pratique, il a su mettre en lumière tout ce que l'histoire peut en tirer de renseignements et de découvertes inattendues.

L'abbé Barthélemy resta complètement étranger au mouvement philosophique de son siècle. Il était de l'école de Fontenelle, au moins sous le rapport de l'indifférence prudente et réfléchie, et il ne se rangea ni dans le camp de ceux qui attaquaient les institutions du passé, ni parmi ceux qui les défendaient. Ces fortes passions n'alliaient point à sa nature tempérée, un peu molle, amie du repos, des doux loisirs et des paisibles études. Sorte d'épicurien littéraire, il fuyait le bruit, l'éclat, la région des tempêtes, et vivait en sage entre ses médailles, son académie et quelques salons dont celui de Mme de Choiseul était le centre. Il vieillit doucement ainsi, composant lentement, amoureux-ment son grand ouvrage, qu'il différait toujours de publier. Il mit ainsi trente années à l'édifier, et, dans ses derniers jours, il regretta de ne l'avoir pas commencé dix ans plus tôt, et de n'avoir pu le finir dix ans plus tard. Enfin, pressé de sollicitations, il se résigna à le mettre au jour. On était à la veille de la Révolution. L'apparition d'un livre de minutieuse et sincère étude sur la vie antique ne fut point sans étonnement, dans un temps si violemment tourmenté de questions vivantes et palpitantes, où l'on ne s'occupait guère de l'antiquité, sinon pour y chercher des sujets de tragédie ou des thèmes à déclamations chaleureuses contre le présent. Les états généraux étaient déjà convoqués au moment où le *jeune Anacharsis* entra ainsi à pleines voiles dans le port d'Athènes. Malgré les préoccupations publiques, la sensation fut immense et le succès universel. Les lettrés, les gens du monde, les femmes surtout accueillirent avec enthousiasme cette peinture élégante de la Grèce. Ce fut le dernier grand succès littéraire du XVIII^e siècle. (A l'article ANACHARSIS (t. I^{er}), nous avons donné une notice sur cet ouvrage, et nous n'avons qu'à ajouter ici quelques mois, car il est peu de livres plus connus.) On sait quel en est le plan. Sous la fable ingénieuse d'un voyageur scythe qui, au IV^e siècle av. J.-C., se promène à travers la Grèce, de ville en ville, studieux et attentif à tout, Barthélemy a coordonné tout ce qu'il avait recueilli de notions sur la vie hellénique à cette époque. Mœurs, religion, histoire, législation, philosophie, œuvres d'art, fêtes, etc., il embrasse tout dans son vaste plan. L'ouvrage est précédé d'une introduction élégante et animée, qui est comme le frontispice du monument et qui résume l'histoire des siècles antérieurs de la Grèce. Le voyage proprement dit s'ouvre par une visite à Epaminondas et se termine par la bataille de Chéronée et le portrait d'Alexandre. Il n'est pas nécessaire de rappeler les principales scènes ou descriptions qui sont enfermées dans ce cadre, les rencontres d'hommes célèbres, les dissertations érudites, la visite à Xénophon, les tableaux de la vie publique et de la vie privée, les jugements portés sur les constitutions et sur les mœurs, les discours de Platon au cap Sunium, etc. ; tout cela est universellement connu, car le livre a été dans toutes les mains ; il eut de suite trois éditions et fut traduit dans plusieurs langues. La Grèce, un peu oubliée, devint un engouement dans les sociétés littéraires et les salons. Mme Lebrun nous raconte, dans ses Mémoires, l'histoire d'un souper improvisé après la lecture de morceaux d'*Anacharsis* : tous les convives étaient costumés à la grecque ; Lebrun-Pindare récitait des imitations d'Anacréon ; la cuisine même avait une saveur d'antiquité : on servit un gâteau fait avec du miel et du raisin de Corinthe ; on but du vin de Chypre ; et si l'on n'alla pas jusqu'au brochet noir, comme Mme Dacier, c'est qu'apparemment on manquait de l'érudition spéciale qui eût été nécessaire pour le manipuler.

Sans doute, cette étude curieuse et patiente manque de profondeur et d'ensemble ; c'est une mosaïque, si on le veut, et ce n'est pas ainsi que les Otfried Müller et les antiquaires de grande race ont compris la Grèce ; sans doute, Barthélemy se tient trop à la surface des choses, au sens académique, à l'interprétation convenue ; il recherche trop l'élégance fleurie des Dorat et des Marmontel, et il pense trop à Paris en peignant Athènes ; mais tel qu'il est, ce livre n'en est pas moins un chef-d'œuvre pour l'époque où il parut, et, aujourd'hui encore, quoique nous ayons mieux l'intelligence et le sentiment de l'antiquité, il nous apparaît comme un monument d'une imposante architecture et que peu d'hommes seraient capables d'édifier.

Quelques mois après la publication de son ouvrage, Barthélemy fut appelé à l'Académie française (août 1789) ; mais bientôt sa vie studieuse et tranquille fut troublée par les évé-

nements. Ses amis furent dispersés et bannis, ses pensions supprimées, les académies abolies. Il lui restait cependant son cabinet des médailles, où il attendait, dans le silence et la douleur, la fin de la tourmente. Dénoncé par un employé subalterne, il fut arrêté le 2 septembre 1793 et enfermé aux Madelonnettes ; mais il n'y resta que seize heures. Dès que son arrestation fut connue, il y eut émotion au Comité de sûreté générale et à la Convention. On le fit mettre en liberté, et le ministre de l'intérieur, Paré, avec un empressement honorable, proposa au vieillard la place de garde général de la bibliothèque. Barthélemy, affaibli d'ailleurs par l'âge, n'accepta point et se contenta de rester à ses médailles. Il s'éteignit dix-huit mois plus tard, à l'âge de quatre-vingts ans.

Dans une séance de la Convention, le vieux Dusaulex, le traducteur de Juvénal et l'historien de la prise de la Bastille, prononça à la tribune un éloge touchant de l'auteur d'*Anacharsis*.

« Barthélemy, dit M. Sainte-Beuve, marquée la fin du XVIII^e siècle dans son plus honorable déclin. Doux, savant, modeste, né pour la vie académique et pour ses ingénieuses recherches, né pour la vie privée, pour ses plus affectueuses et ses plus agréables élégances, il offre en lui un composé des plus distingués et tout à fait flatter ; mais il n'eut pas le grand goût, ni même cet autre goût qui n'est pas le plus simple ni le plus pur, mais qui, aux époques avancées, trouve des rajustements imprévus. Il manque d'essor, de chaleur et de flamme. Il n'a pas ce sentiment vif de la vérité, cette ardeur, parfois sèche et plus souvent féconde, qui ne s'attache qu'à elle et rejette les faux ornements. Il reste trop aisément entre la réalité et la poésie, à mi-chemin de l'une et de l'autre, c'est-à-dire en partie dans le roman. Il n'a pas assez d'imagination pour revenir, par une évocation heureuse, à la vérité historique vivante. Et pourtant, à défaut de puissance, il y a dans sa manière un ton soutenu, une douce mesure, une certaine harmonie qui, aux bons endroits, et quand on s'y prête à loisir, n'est pas sans action ni sans charme. »

Outre le *Voyage du jeune Anacharsis* en Grèce, dont on ne compte plus les éditions, Barthélemy a donné de nombreux mémoires, dont la plupart ont été insérés dans le recueil de l'Académie des inscriptions. Voici la liste des principaux :

Réflexions sur l'alphabet et sur la langue dont on se servait autrefois à Palmyre (1754).

Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne (1758).

La mosaïque de Palestre, avec des explications (1760).

Lettre sur les médailles trouvées à Vieille-Toulouse (1764).

Lettre à M. le marquis Olivieri, au sujet de quelques monuments phéniciens (1766).

Entretiens sur l'état de la musique grecque, vers le IV^e siècle avant l'ère vulgaire (1777).

Les Ruines de Palmyre.

Les Ruines de Balbec, ou Héliopolis.

Les Antiquités d'Herculanum.

Les Tables d'Héraclée.

Des Médailles de Marc-Antoine.

Rapport fait à la commission temporaire des arts en janvier 1795, sur une édition complète des œuvres de Winckelmann.

Recherches sur le partage du butin chez les peuples anciens.

Fragments d'un voyage littéraire en Italie.

Réflexions sur quelques peintures mexicaines.

Instructions pour M. Dombey, sur son voyage au Pérou.

Mémoire lu à la commission des monuments, établie par décret du 18 octobre 1792.

Essai d'une nouvelle histoire romaine (parodie).

Fragment d'un traité de la science des médailles.

Instructions pour M. Houel, sur son voyage de Naples et de Sicile.

Mémoire sur le cabinet des médailles, pierres gravées et antiques.

Un Recueil de vingt lettres.

Remarques concernant les droits des anciennes métropoles sur les colonies.

Dissertation sur une ancienne inscription grecque (1792).

Voyage de l'abbé Barthélemy en Italie, publié par Serieys (1801).

Quelques morceaux d'archéologie insérés dans le *Recueil d'antiquités* du comte de Caylus (1752 et années suivantes).

Diverses dissertations dans le *Journal des savants*, en 1760, 1761, 1763 1790 ; entre autres, deux lettres sur les médailles phéniciennes, (1760 et 1763), une lettre sur des médailles samaritaines (1790).

Il faut ajouter encore un petit poème héroïcomique, la *Chanteloupée*, production fort médiocre.

L'édition la plus complète des *Œuvres de Barthélemy* est celle de Villenave (1821, 4 vol. in-80).

BARTHELEMY (Régis-François), historien français, né à Grenoble en 1739, mort en 1812. Il entra dans les ordres, fut nommé chanoine de la cathédrale de Grenoble et consacra la

plus grande partie de son temps à compiler les archives de son chapitre, celles des monastères et de la chambre des comptes. Il y trouva un nombre considérable de matériaux importants concernant le Dauphiné, ce qui le détermina à en écrire l'histoire. Cette *Histoire de Grenoble et des Dauphins* forme 2 volumes in-folio, qu'il légua à M. Albert Duboys et qui n'ont point été imprimés. On a de lui une *Oraison funèbre de Louis XV* et un *Eloge historique de Marguerite de Bourgogne*.

BARTHELEMY (Jean-Simon), peintre français, né à Laon en 1742, mort en 1811. Elève de Hallé, il se fit connaître, en 1770, par un plafond de salle de bal qu'il peignit pour l'ambassadeur d'Autriche, se rendit quelque temps à Rome pour y étudier les maîtres et fut appelé, en 1779, à faire partie de l'Académie de peinture. On cite, parmi ses meilleures toiles : le *Siège de Calais*, *Napoléon visitant le détroit de Suez* (1808), *Napoléon au mont Sinai* (1809), etc.

BARTHELEMY (abbé Louis), littérateur français, né à Grenoble en 1750, mort en 1815. Il habita quelque temps la Suisse, puis se rendit à Paris, où il publia, en 1785, sa *Grammaire des dames*, ouvrage qui eut un grand succès et de nombreuses éditions. Quand éclata la Révolution, il en adopta les idées et les défendit dans quelques brochures ; mais, vers la fin de 1791, il jugea prudent d'aller chercher dans le Beaujolais une retraite où il se fit oublier. On lui doit de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : la *Cantatrice grammairienne* ou *l'Art d'apprendre l'orthographe par le moyen de chansons*, etc. (Lyon, 1787), ouvrage qui n'obtint point la vogue de sa grammaire ; *Tableau de l'histoire de France* (1788, 2 vol.) ; *Mémoires secrets de madame de Tencin*, etc. (Grenoble, 1790, 2 vol.) ; *Tableau de la cour de Rome* (1791) ; *Nouvel abrégé des sciences et des arts*, etc. (1808) ; *L'ami des peuples et des rois*, etc. (1809).

BARTHELEMY (le marquis François de), né à Aubagne, dans les Bouches-du-Rhône, en 1750, mort à Paris le 3 avril 1830. Il fit son apprentissage de diplomate dans les bureaux du duc de Choiseul, alors ministre des affaires étrangères, suivit le baron de Breteuil en Suisse et en Suède et devint secrétaire de légation à la cour de Stockholm. Après avoir annoncé à la cour de Londres l'acceptation de la constitution par Louis XVI, il alla en Suisse remplir le poste de ministre plénipotentiaire, et prêta le serment exigé des fonctionnaires publics. Après la grande lutte de la France contre l'Europe, la paix semblait une espèce d'utopie à peu près irréalisable ; Barthélemy, chargé de tenter l'aventure, eut l'honneur de signer, à Bâle, avec le plénipotentiaire prussien, le premier traité conclu par la République française ; bientôt après, un nouveau traité conclu, par ses soins, avec l'Espagne, mit le comble à la réputation d'habileté de ce diplomate. Son nom devint très-populaire en France, et tellement respecté en Europe, que, lorsqu'il quitta la Suisse, les autorités de Bâle l'accompagnèrent à quelque distance de la ville. Jusque-là, il n'avait pas encore trouvé l'occasion de changer son drapeau. En juin 1796, il fut élu membre du Directoire, par l'influence de la société royaliste de Clichy ; mais son caractère faible et indécis n'était pas à la hauteur des événements. Il se borna à marcher sur les traces de son collègue Carnot, dont naturellement il partagea le sort dans la journée du 18 fructidor. Il fut emprisonné au Temple, avec Pichegruy, Aubry, Barbé-Marbois, Tronçon du Coudray, Ramel et plusieurs autres, puis transporté à Cayenne, avec Pichegruy et d'autres clichiens. Il s'évada bientôt, avec sept de ses compagnons, gagna les Etats-Unis, puis passa en Angleterre. Son nom fut alors porté sur la liste des émigrés. Après le 18 brumaire, Barthélemy entra en France, fut nommé vice-président du Sénat conservateur, commandeur de la Légion d'honneur et comte de l'Empire. Toutes ces faveurs ne l'empêchèrent pas de présider le Sénat dans la séance où fut proclamée la déchéance de Napoléon, et même de complimenter l'empereur de Russie sur sa modération et sa magnanimité. Après la seconde Restauration, il fut promu au rang de grand-officier de la Légion d'honneur et entra à la Chambre des pairs. Bientôt ministre d'Etat, il fut créé marquis. Dès lors, l'ancien directeur de la République attacha son nom à plusieurs mesures des plus réactionnaires, particulièrement en proposant à la Chambre de supplier le roi de modifier la loi sur les élections, que la cour trouvait trop démocratique. Il ne vécut pas assez pour voir les glorieuses journées de Juillet, qui l'eussent probablement trouvé prêt à se rallier, comme toujours, au nouvel ordre de choses.

BARTHELEMY (Antoine-Joseph), jurisconsulte belge, né à Bruxelles en 1764, mort en 1832. Fils d'un valet de chambre du baron Stassart, il fit ses études de droit à Louvain et s'acquitta bientôt, au barreau de Bruxelles, par ses talents et par sa probité, une haute considération. Devenu membre du conseil provisoire de cette ville, en 1794, après la conquête de la Belgique par les Français, il se signala par son dévouement aux intérêts de son pays et par sa fermeté. Le conventionnel Haussman, irrité de voir le conseil s'opposer à la levée d'énormes contributions dont il